COVER

Louis Bergès (dir.)

La montagne explorée, étudiée et représentée : évolution des pratiques culturelles depuis le XVIIIe siècle

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Le royaume dans le ciel : regard des pionniers béarnais de la Société des missionnaires évangéliques de Paris sur les montagnes du Sotho africain (1833-1880)

Laurence Espinosa

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2020
Date de mise en ligne : 9 juin 2020
Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques
EAN électronique : 9782735508877

OpenEdition Books

http://books.openedition.org

Référence électronique
ESPINOSA, Laurence. *Le royaume dans le ciel : regard des pionniers béarnais de la Société des missionnaires évangéliques de Paris sur les montagnes du Sotho africain (1833-1880)* In : *La montagne explorée, étudiée et représentée : évolution des pratiques culturelles depuis le XVIIIe siècle* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2020 (généré le 08 septembre 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/cths/11317>. ISBN : 9782735508877.

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2023.

Le royaume dans le ciel : regard des pionniers béarnais de la Société des missionnaires évangéliques de Paris sur les montagnes du Sotho africain (1833-1880)

Laurence Espinosa

Une ligne sur l'horizon

1 Alors que je passais par le jardin du château de Pau pour rejoindre le centre de la ville, j'ai aperçu les montagnes couchées sur l'horizon. Plusieurs images ont alors défilé à la surface de mon esprit, comme ces mots d'Élisée Reclus : « Sans trop savoir où me conduisaient mes pas, j'étais sorti de la ville bruyante, et je me dirigeais vers les grandes montagnes dont je voyais le profil denteler le bout de l'horizon[1] », des pages du livre de l'anthropologue écossais Tim Ingold sur les lignes[2] ou de mes recherches consacrées aux relations entre les *Sotho* d'Afrique australe et les pionniers de la Société des missions évangéliques de Paris (SMEP)[3]. Ces images étaient-elles les éléments d'une succession ? Comment pouvaient-elles se conjuguer ? N'étaient-elles que les éclats éparpillés d'une brève pensée ?

Méthode et pistes théoriques – Les terrains : le terreau ou/et l'humus

2 Dans le cadre de ma thèse, ouverte dans un premier temps au domaine historique, j'ai arpenté le terrain des archives. J'ai parcouru les textes pour observer les humains et le non humain dans leurs interrelations. En d'autres termes, j'ai accompli mon service ethnographique sur le papier. J'ai plus explicitement exploré les récits des

missionnaires de la SMEP publiés dans les Journaux des missions évangéliques (*JME*) entre 1834 et 1880. De cette situation, j'ai retenu une appréciation lâche du terrain. J'ai abordé le texte comme un tissu (*textus*), un ensemble de fibres enchevêtrées ou/et une surface organique. Au moment de cette rédaction, je n'avais pas encore accédé aux travaux de Tim Ingold. Leur découverte a aiguisé ma curiosité. Le texte est la trame de fils enchevêtrés qui est en train de se faire. À ce propos, Tim Ingold préfère la notion de *meshwork* (maillage) à celle de *network* (réseau). J'avoue être également peu réceptive au réseau trop rigide. Étymologiquement, il s'agit d'un filet fabriqué pour capturer les animaux. Par analogie, il représente tout ce qui entrave. Ce sont aussi des lignes entrecroisées ou des lieux et personnes qui communiquent entre eux, reliés eux-mêmes à un point central[4]. Le réseau ignore la surface. Il l'enjambe. La trame est imparfaite. Elle suppose des vides (ajours du *textus*) inexplorés ou inexplorables, des ruptures et des impensés ou impensables. Pour rendre compte, de ce contexte, j'hésite entre les notions quasi synonymiques de terreau (vers le terrain ou la terre) et d'humus (vers l'humain).

3 Parce que l'un de leurs principaux champs de recherche a été les échanges entre les *Tswana* et des missionnaires méthodistes britanniques au XIX^e^ siècle, dans une perspective d'anthropologie historique, les travaux et les itinéraires intellectuels de Jean et John Comaroff m'ont interpellée. D'abord sensibilisés au Cap, en Afrique du Sud, puis à Manchester, en Grande Bretagne, aux études de l'anthropologie sociale britannique, les deux anthropologues ont rejoint l'université de Chicago en 1979. Dans ce contexte, ils ont été amenés à participer activement aux débats interdisciplinaires portés par la revue *Public Culture* ou le *Chicago Center for Contemporary Theory*. Sensibles aux idées développées par les promoteurs des *subaltern studies*, ils ont toutefois essayé de ne pas s'y laisser enfermer. Leur approche est composite. Leurs recherches partent de faits, d'un terrain (les territoires septentrionaux de l'Afrique du Sud principalement) qu'ils ont choisi d'explorer sur le long terme. Aussi, se revendiquent-ils plus volontiers d'une « néomodernité », modernité non englobante, « plurifocale », que d'un postmodernisme jugé trop souvent hors sol[5]. Dans la contribution qui suit, j'essaie donc de jongler avec ces approches théoriques. La montagne se meut en ligne transformable à saisir au fil des sens.

Itinéraires

4 Le récit que je propose est celui d'une superposition imprécise de lignes, celles formées à l'horizon par les Pyrénées et les Maloti[6]. J'ai eu envie de parcourir leurs angles et leurs volutes. L'horizontalité géologique pourrait servir de terrasse à cette incrustation.

5 Dans un premier point, je parlerai d'écoulement. J'évoquerai d'abord le remplissage du lieu (la montagne) qu'accomplit le chef *Sotho* Moshoeshoe[7] au début du XIX^e^ siècle. Puis, je m'attarderai sur la situation contemporaine. Le départ des hommes vers les mines et la captation de l'eau pour abreuver la province du Gauteng dont l'agglomération de Johannesburg, s'apparentent à des dessiccations.

6 Dans un second point, j'envisagerai les lignes en tant qu'horizon « romantique » des missionnaires ou errance générationnelle. La ligne, écriture ou voix, tente de justifier un canevas qui se noue et s'étiole. Les religieux ont écrit et parlé de poésie.

L'Écoulement

Remplissage

7 Le royaume des *Sotho* est né dans la tourmente du *lifacane* ou *difacane* pour les *Sotho-Tswana* et *mfecane,* pour les *Ngunis* (*Zulu* ou *Xhosa*). Ce processus dont la traduction littérale est « mouvement tumultueux de populations » est un phénomène complexe. Il serait imputable à une pression démographique accrue, à des changements climatiques et également aux perspectives commerciales qui commencent à se développer avec la région européanisée du Cap[8]. Cette situation favorise la concentration du pouvoir et l'émergence de chefferies concurrentielles qui veulent contrôler les ressources. Certaines d'entre elles acquièrent une suprématie en incorporant d'autres clans ou individus désorientés par les mutations en cours. Les royaumes constitués par le chef *Zulu* Shaka (1787-1828), qui s'engage dans une politique résolument expansionniste ou le *Sotho* Moshoeshoe qui parie sur une stratégie défensive, illustrent cette évolution. Pour éviter l'affrontement armé, les hommes de Moshoeshoe, à l'instar d'autres peuples, remettent un tribut aux *Zulu* sous forme de têtes de bétail. Malgré ces arrangements, dans ce contexte troublé, des conflits éclatent fréquemment. Ainsi, les *Tlookwa* qui appartiennent également au sous-groupe des *Sotho-Tswana* attaquent à plusieurs reprises les *Sotho*. Les affrontements, qui se succèdent entre 1822 et 1823, aboutissent en 1824 au siège de Botha-Bothe. Moshoeshoe se met alors en quête d'un refuge un peu plus sûr. Il le trouve à quatre-vingts kilomètres au sud. En 1828, cette place défensive, Thaba-Bosiu, permet aux *Sotho* de résister aux *Ngwane*, un groupe de *Nguni* mené par le chef Sobhuza 1er (1795-1836), qui seront connus ultérieurement sous le nom de *Swazi*. En 1829, ils chassent de nouveau les *Tlookwa*. Enfin en 1831, ils sont victorieux des *Ndebele*, un groupe d'hommes qui a suivi Mzilikazi (1790-1868), un lieutenant rebelle de Shaka. Cette date marque la fin du *lifacane* pour les *Sotho*. Les missionnaires de la SMEP Thomas Arbousset (1810-1877), Eugène Casalis (1812-1891) et Constant Gosselin (1800-1875) arrivent chez les hommes de Moshoeshoe en juillet 1833. Jusqu'à la fin des années 1840, la cohabitation semble productive pour les uns et les autres[9]. Pour les jeunes missionnaires, les *Sotho* sont les brebis égarées aptes à être mises sur le bon chemin. Cette sympathie pour les réfugiés dans les Maloti m'autorise-t-elle à esquisser un lien avec l'histoire des protestants dont la résistance dans les Cévennes est l'un des faits constitutifs[10] ? Dans l'instant, je me contenterai de singulariser cet épisode comme l'initiale d'un phrasé à venir. La construction politique des *Sotho*, qui émerge dans ce contexte particulier, a pu préserver ses frontières et son intégrité politique pendant la période d'apartheid en Afrique du Sud (1948-1991). Pour autant, le royaume n'a cessé de nourrir son puissant voisin – le Lesotho est littéralement englouti par l'Afrique du sud – d'abord en hommes pour les mines et actuellement en eau pour alimenter Johannesburg et son territoire (Gauteng). Associés à l'érosion des sols qui ampute le Lesotho de ses terres les plus fertiles, le départ des hommes et l'écoulement de l'eau s'apparentent à des dessiccations.

Dessiccations

Dessiccation 1 : les hommes

8 Le Lesotho est un pays complètement enclavé dans la République sud-africaine. Région montagneuse (basses terres : 1 500 m, hautes terres : 2 500-3 000 m), au nord du Drakensberg, elle couvre 30 355 km^2 et abritait en 2015 environ 2 millions d'habitants qui vivent concentrés dans les basses terres. Il pleut en moyenne 800 millimètres d'eau par an (300 mm dans les basses terres et 1 600 dans les hautes terres) principalement entre octobre et avril. Janvier est le mois le plus chaud (30 °). Il peut faire jusqu'à - 20 ° en montagne. Le pays a été surnommé le royaume dans le ciel. Le relief est très accidenté. Les vallées encaissées forment parfois des canyons. Les pentes rudes sont nues. L'érosion est très active et condamne les rares terres fertiles à la disparition[11].

9 L'économie est fragile. La moitié de la population vit en dessous du seuil de pauvreté. Le produit intérieur brut (PIB) par habitant est de 1 330 $. L'agriculture est la base de l'économie, mais elle est structurellement déficitaire. Les *Sotho* produisent du maïs, du sorgho et des fruits. Les gains sont peu importants parce que seulement 10 % des terres sont arables. Ce secteur en crise occupe 85 % de la population. L'industrie, principalement de transformation (laine, peaux, cuirs, alimentation), est majoritairement aux mains d'entrepreneurs étrangers. Des entreprises chinoises se sont progressivement installées au Lesotho, mais les exigences d'un accord commercial passé avec les États-Unis ont mis fin à leurs investissements[12]. Par ailleurs, le Lesotho exploite des mines de diamant et possède des dépôts d'uranium.

10 Depuis l'indépendance, en 1966, jusqu'au début des années 2000, le rapatriement des salaires des travailleurs migrants et la redistribution des recettes douanières dans le cadre de la *Southern Africa Customs Union* (SACU), l'union douanière sud-africaine, ont été les principales entrées financières. Elles sont en diminution actuellement. En effet, la crise minière et agricole en Afrique du Sud a entraîné une baisse de la demande de main-d'œuvre (127 000 en 1991 et 51 000 en 2006). De plus, la libéralisation de l'économie sud-africaine, avec l'ouverture des frontières, a eu un effet négatif sur les recettes douanières. En conséquence, le Lesotho s'appauvrit et devient encore plus dépendant économiquement de son puissant voisin.

Dessiccation 2 : l'eau

11 Les pionniers de la SMEP décrivent un pays riche en eau (« foule de petits lacs », « abondance d'eau »). Parmi les lacs et sources dénombrés, dénommés ou non, règne le Caledon, l'un des principaux affluents de l'Orange, respectivement *Mohokare* et *Sinqu* pour les *Sotho*. Les missionnaires sont les premiers à renseigner leurs contemporains européens sur les caractéristiques de ce fleuve. Ils les informent de la situation géographique de la source notamment. Ainsi, ils écrivent :

> « Le Calédon mérite de compter parmi les principales rivières du sud de l'Afrique. D'après les rapports des Bassoutos, il prend sa source dans les Monts Witteberg, près du pays des Mantaetis. Il coule Ouest-Sud-Ouest et se jette dans l'Orange, à deux ou trois heures de la station des Bushmen, c'est-à-dire à seize ou dix-huit lieues Sud-Est de Philippolis.[13] »

12 En août 2016, la presse internationale reprenait cette annonce :

> « Les habitants de Sephareng, au Lesotho, ont la vue sur l'immense barrage de Katse, mais ils n'ont pas accès à l'eau : elle part en Afrique du Sud. Une ironie

> d'autant plus cruelle que tous souffrent de la sécheresse provoquée par le phénomène climatique El Niño en Afrique australe.[14] »

13 L'altitude minimale de 1 388 m est la plus élevée du monde. Les montagnes jouent un rôle de château d'eau. Le point culminant est le Thabana Ntlenyana. Le *Lesotho Highlands Water Project* (LHWP) est un projet de transfert hydraulique transfrontalier entre l'Afrique du Sud et le Lesotho destiné à alimenter Johannesburg et son agglomération (12 millions d'habitants sur les 52 millions de Sud-Africains) à des fins d'irrigation agricole et d'approvisionnement urbain. Le projet a démarré après la signature d'un accord entre le Lesotho et l'Afrique du Sud en 1986. Les deux plus grands barrages sont le *Katse Dam* et le *Mohale Dam*. L'eau est transférée de barrage en barrage, et passe par un tunnel long de 80 km creusé au travers du massif des Maloti pour atteindre la région de Johannesburg après un parcours de près de 500 km. Lorsque la construction des infrastructures du LHWP sera à son terme, prévue autour de 2020-2030, des barrages seront construits sur tous les principaux cours d'eau du Lesotho et près de la moitié du volume hydrologique du Lesotho sera détournée vers l'Afrique du Sud[15]. Le projet est contesté par la majeure partie de la population :

> « En deux décennies, seulement la moitié des villages aux abords de l'ouvrage d'art ont bénéficié d'un accès à l'eau, avec un robinet pour six à sept foyers.[16] »

14 Il reçoit cependant le soutien des élites politiques du Lesotho, notamment comme moyen de renouveler les sources extérieures de mannes financières. En 2016, le ministre des affaires étrangères Lekheto Rakuoane, soulignait que l'apport de l'Afrique du Sud représentait 6 % du budget du pays[17]. Graphiquement, le Lesotho s'écoule vers l'Afrique du Sud. Ce mouvement donne à ce petit pays l'aspect d'une peau de chagrin, un dessin incrusté dans un plus grand destin.

Horizons

> « Vue de la plaine, la montagne est de forme bien simple : c'est un petit cône dentelé s'élevant, parmi d'autres saillies d'inégale hauteur, sur une muraille bleue, rayée de blanc et de rose, qui borne tout un côté de l'horizon. Il me semblait voir de loin une scie monstrueuse aux dents bizarrement taillées ; une de ces dents est la montagne où se sont égarés mes pas.[18] »

15 Les lignes ne sont pas toujours visibles. Elles s'entendent parfois, se devinent ou bien se perdent. Tim Ingold induit une parenté entre « marcher, tisser, observer, chanter, raconter une histoire, dessiner et écrire[19] ». Quand Eugène Casalis se retrouve face aux échancrures des Maloti, son regard ravive la ligne des Pyrénées qu'il a souvent vue. Il compare les massifs, mais le brouillage des lignes n'avalise pas pour autant la confusion. Le paysage familier rend la trame de Tim Ingold palpable. La ligne sur l'horizon invite le jeune pionnier à retrouver ses traces sur un parcours à baliser.

16 Thaba-Bosiu, le refuge de Moshoeshoe, est un plateau sablonneux situé entre l'Orange et le Caledon. Le mot *thaba* signifie montagne et *bosiu*, nocturne. Cette montagne est magique parce qu'elle grandit la nuit et s'amenuise le jour. Ceux qui osent s'y aventurer sont irrémédiablement absorbés par ses profondeurs[20].

Génération

17 Indéniablement, ces jeunes protestants sont des fils des Lumières comme le fait constater Alain Ricard. Pour autant, ils ont une vingtaine d'années en 1830[21]. Ils ont l'âge d'être romantiques :

> « En 1830, chacun se sentait gros de parler, comme le disait le véhément ami de Job. En politique, en philosophie, en religion, c'était pour tout la même chose : nous vivions dans une atmosphère d'enthousiasme.[22] »

18 Le romantisme n'est pas qu'un mouvement littéraire et artistique. Il s'accompagne d'une pensée politique et sociale[23]. Dans leur choix pour la mission, les jeunes missionnaires expriment leur désir d'aller au-delà des frontières physiques et idéologiques. Ils sont sourds aux injonctions de leurs détracteurs qui les accusent de négliger ce qu'il reste à accomplir en France. Leur nationalisme est idéal. Ils ont besoin d'ailleurs, d'horizons nouveaux pour naître autrement.

19 La montagne est romantique. Le 31 août 1843, Victor Hugo s'émerveilla devant le cirque de Gavarnie. Eugène Casalis, originaire d'Orthez dans les Basses-Pyrénées, qualifie les Maloti de Pyrénées de l'Afrique australe. La ligne imperturbable qui hachure le ciel conserve son passé et prépare son devenir.

20 Les récits de convertis ponctuent régulièrement les pages des *JME* dans lesquels les missionnaires racontent leur quotidien. La montagne est présente dans ces témoignages. Elle clignote. Protectrice, elle empêche Entouta de se faire piétiner par un hippopotame :

> « Le jeune chasseur, exténué de fatigue, allait inévitablement être déchiré, mais Dieu, qui veillait sur ses jours dirigea sa fuite vers un profond ravin que l'animal n'osa pas franchir[24] ».

21 Assassine, elle provoque la chute de Mara :

> « Au temps des malheurs de sa patrie, elle avait vu tous ses parents périr par le fer des Zoulas : précipitée elle-même du haut d'une montagne par ces ennemis impitoyables, Dieu seul peut savoir comment elle échappa à la mort.[25] »

22 Elle est également riante comme les collines de Corocoro[26]. La montagne est écrite au gré des sentiments des hommes.

Un fil à la langue

23 Pour Tim Ingold, l'écriture à l'encre sur du papier est une trace « additive ». Les missionnaires ont écrit à la main les textes avant qu'ils ne soient publiés dans les *JME*. Des mots ont d'ailleurs été parfois mal retranscrits[27]. Les traces s'inscrivent sur des surfaces. Les fils s'entrelacent ou sont suspendus, mais « à chaque fois que les fils se transforment en traces, des surfaces se forment, tandis que lorsque les traces deviennent des fils, les surfaces disparaissent[28] ».

24 Les missionnaires se profilent dans les paysages qu'ils traversent et les hommes qu'ils côtoient. Quand ils croisent les *Sotho* pour la première fois, des échanges se font en hollandais. Pour être plus proches de leurs interlocuteurs, ils doivent apprendre leur langue ou trouver une langue à partager. La première publication autonome (hors des *JME*) est une étude linguistique : Eugène Casalis, *Études sur la langue sechuana*[29]. Alain Ricard considère le pionnier comme l'un des premiers « bantouistes », un précurseur de Wilhelm Bleek (1827-1875)[30]. Dans son ouvrage, Eugène Casalis complète les données

grammaticales et lexicales par des informations historiques (constitution du royaume) et ethnographiques (collecte de louanges, proverbes, énigmes et contes populaires). Il nomme la langue qu'il étudie « sechuana » autrement dit *Setswana,* le parler des *Bantu* des plateaux centraux, mais les mots auxquels il se réfère majoritairement sont ceux des *Sotho* et plus précisément des *Kwena*, les hommes du clan de Moshoeshoe.

25 Pour Alain Ricard, l'opération de traduction est essentielle puisqu'elle « constitue le socle sur lequel toutes les autres entreprises s'édifieront[31] ». Les textes religieux sont traduits afin que leurs auditeurs se les attribuent[32] :

> « Lorsqu'ils entendent chanter les louanges de Dieu dans leur propre langue, les païens, malgré toute leur opposition, sont attirés à venir se joindre à leurs frères convertis et confondus avec eux, ils écoutent le message de miséricorde qui leur est annoncé.[33] »

26 Le linguiste fait du pionnier Thomas Arbousset, l'un des premiers écrivains de la version écrite de la langue des *Sotho*. Le Sesotho écrit est une langue que j'ai qualifiée d'« emparée ». Elle est extraite de la bouche du locuteur originel pour être poursuivie sur le territoire instable qu'est la page. Comme l'explique Xavier Garnier à propos des langues des territoires évangélisés, les missions ont apporté les imprimeries et ont choisi les langues[34]. Les fils se sont alors embrouillés. Dans *Moeti oa bochabela*, *(L'homme qui marchait vers le soleil levant*), imprimé à Morija[35], le catéchiste Thomas Mofolo puise son inspiration à la fois dans la Bible et les mythes fondateurs des *Sotho*[36]. Dans *Chaka, une épopée bantoue*[37], le roman qui l'a fait connaître internationalement, Thomas Mofolo se réfère cette fois à l'ennemi *zulu* ou au contexte d'émergence de la construction politique de Moshoeshoe. Il semble ainsi superposer des origines pour défier une langue qui n'a jamais été « écrite ou parlée ainsi[38] ». Le poète zimbabwéen Dambudzo Marechera (1952-1987) qui, dans *House of Hunger*[39], décrit l'univers colonial rhodésien, fait, lui, le choix de l'anglais contre le *shona* pour éviter toute ghettoïsation. Il refuse, dans une attitude désemparée, de recourir à une langue « emparée ».

27 Les missionnaires transmettent les Évangiles et leur civilisation. Alors qu'ils ont rêvé d'un monde loin des excès de l'industrialisation tel qu'il se profile en Europe, leur foi en Dieu et dans le progrès les conduit à favoriser l'entrée des *Sotho* dans le monde « moderne ». Ils les incitent ainsi à la culture du blé pour développer le commerce avec Le Cap et multiplier les échanges avec les Européens qui s'y sont établis.

28 Les poèmes héroïques, les *dithoko*, présentés par Eugène Casalis sont une parole de l'ordinaire, un « va-et-vient entre la communauté et le récitant ». Ils sont l'expression des éleveurs, des chasseurs, des guerriers, des hommes qui font alors la société *sotho*. Les poètes racontent à la communauté rassemblée leur quotidien comme pour rappeler ce qui les lie entre eux, aux ancêtres et à leurs fils.

29 En 1867, des gisements de diamant sont découverts à la frontière de l'État Libre d'Orange. De nombreux Africains, dont les territoires ne cessent d'être amputés et dont le mode de vie est définitivement bouleversé, rejoignent la ville minière en construction. En 1878, par la promulgation du *Cape Peace Preservation Act* (loi pour la préservation de la paix), les autorités du Cap ordonnent aux Africains de rendre leurs armes. La guerre dite des fusils éclate. Elle dure sept mois du 13 septembre 1880 au 29 avril 1881. L'issue du conflit se solde par un compromis. Les *Sotho* peuvent conserver leurs armes, mais doivent payer un droit de licence au Cap. Le chef Letsie[40] qui était partisan d'une solution négociée, pacifique, n'a pas su imposer son autorité face aux chefs Lerotholi, Masopha et Joel. Les armes sont progressivement achetées avec

l'argent de la mine qui devient un lieu de référence pour les *Sotho* qui sont contraints d'y travailler. La mine devenue lieu de souffrance, d'épreuves et en ce sens initiatique, s'immisce dans l'expression poétique des *Sotho*. Les *dithoko* deviennent *lifela*.

30 J'ai imaginé le *Sotho*, l'Africain du premier contact, en tant que « projeté » romantique du missionnaire parti « s'utopier » hors d'Europe. Le *Sotho* de Kimberley échappe à ce projet parce qu'il est incorporé au monde réel du Blanc, tel qu'il est en train de se faire. Cependant, si le pari romantique, poétique du pionnier est un chemin emprunté pour fuir l'horizon dévoyé qui se dessine en Europe, c'est également l'alibi poétique qui permet au *Sotho* de survivre, de ne se fondre qu'en partie dans le paysage minier naissant :

> « Les *lifela* sont créés à partir de ressources traditionnelles dans le creuset du travail migrant. Ils montrent comment des gens qui luttent pour faire face à un pouvoir social et économique coercitif se taillent une sphère d'autonomie personnelle au sein de laquelle ils peuvent agir réellement. La réinterprétation de nouvelles épreuves à travers le remodelage de modèles culturels existants est essentielle à la survie sociale. L'autonomie est aussi en partie psychologique et culturelle. Elle exige que l'individu réaffirme de manière positive sa propre valeur humaine, à travers des formes comme le *sefela,* en opposition à une identité vécue en tant que simple unité de travail dans l'économie politique de l'Afrique du Sud.[41] »

31 Tim Ingold exprime ainsi ces mutations :

> « Une fois encore, je m'aperçus que les fils se transformaient en trace quand ils constituaient des surfaces : les surfaces de la règle, à quoi tout peut être relié. Mais à mesure que les certitudes de la modernité laissent place au doute et à la confusion, les lignes qui jadis allaient droit au but ont commencé à se fragmenter ; aussi l'existence doit-elle une fois de plus se frayer un chemin à travers les fissures. [42] »

32 Georges Mabille, arrière-petit-fils d'Eugène Casalis, est devenu missionnaire et a œuvré auprès des *Sotho* travaillant dans les mines. Un fil s'est mis en place par la généalogie et les mutations socio-économiques. Patrick Harries s'est intéressé au quotidien, aux fragilités et aux troubles partagés par ces hommes reliés[43]. Tim Ingold parle parfois de pointillé pour évoquer des lignes discontinues ou qui se perdent par endroits. Je perçois des points clignotants, des ombres ou des fantômes qui ont peut-être à voir avec les « zombies », errants déconnectés, produits du néolibéralisme, identifiés par Jean et John Comaroff[44] ?

33 Le 20 décembre 1882, un chant d'Eugène Casalis écrit en béarnais est publié dans Le *Protestant Béarnais* (n° 16). Cette même année, le missionnaire a quitté la Maison des missions dont il était directeur depuis 1856. En écrivant ce chant dans une langue de l'enfance, ne se saisit-il pas d'un fil enfoui pour laisser la trace d'une trame momentanément écartée, affirmant un lien ombilical à la langue ?

34 Les lignes que les montagnes dessinent sur l'horizon peuvent raconter des histoires. Elles constituent un morceau de la trame faite et en train de se faire et un gisement d'imaginaires. Le Lesotho est un territoire qui s'épuise dans l'Afrique du Sud. Il est des hommes ordinaires qui ont croisé d'autres hommes ordinaires venus d'horizons différents et qui ont emmêlé leur quotidien. Je ne connais cette surface qu'à partir des traces qu'ont laissées ceux que l'on appelle missionnaires et j'ai tissé des fils pour simuler la trame d'un récit plausible. Je retiens, dans ce contexte, la montagne comme

fond d'écran. Les *Sotho* se sont installés dans les Maloti aux XIX^e siècle. Avant, ils vivaient dans les plaines. Le crocodile, totem des *Kwena,* le clan de Moshoeshoe, laisse à penser que ces hommes sont venus de régions fluviales plus septentrionales (Limpopo).

35 Tim Ingold invite à penser le monde à partir des lignes pour indiquer que celui-ci n'est pas une extériorité, mais que les hommes sont faits et traversés par les fils tissés de l'environnement. En ce sens, la ligne sur l'horizon se déroule et entraîne l'eau et les hommes, les sépare, les oppose, les réconcilie et murmure ou grave la fable de l'humus et du terreau.

BIBLIOGRAPHIE

AMBROSE David, *The French and the kingdom of Lesotho: a bibliographical study*, Bordeaux, Biographies du CEAN, 1989, 24 p.

ANKOMAH Baffour & BAZID Khalid, « Lesotho: Africa's Best Kept Secret », *New African,* mai 2003, https://www.questia.com/magazine/1G1-101527743/lesotho-africa-s-best-kept-secret-an-ic-special

BLEEK Wilhelm Heinrich Immanuel, *A comparative grammar of South African languages*, London, Trübner, 1862, (2 vol.).

BÉNICHOU Paul, *Le temps des prophètes : doctrines de l'âge romantique*, Paris, Gallimard, 1977, 589 p.

BÉNICHOU Paul, *Romantismes français II. Les mages romantiques. L'école du désenchantement*, Paris, Gallimard, 2004, 989 p.

CASALIS Eugène, *Études sur la langue séchuana*, Paris, Imprimerie royale, 1841, 103 p.

CASALIS Eugène, *Mes souvenirs*, Paris, Fischbacher, 1884, 344 p.

COLOMBANI Philippe, « Le Lesotho Highlands Water Project (LHWP) : une coopération réussie dans l'attente d'une politique régionale de l'eau. », *Afrique contemporaine*, n° 205, 2003, p. 91-102.

COMAROFF Jean & John, *Of revelation and revolution. Volume one, Christianity, colonialism, and consciousness in South Africa*, Chicago, University Chicago Press, 1991, 414 p.

COMAROFF Jean & John, *Of revelation and revolution. Volume two, the dialectics of modernity on a South African frontier*, Chicago, University Chicago Press, 1997, 588 p.

COMAROFF Jean & John, *Zombies et frontières à l'ère néolibérale. Le cas de l'Afrique du Sud post-apartheid*, traduction Jérôme DAVID, Paris, Les Prairies ordinaires, 2010, 188 p.

COPLAN David Bellin, *In township tonight ! : musique et théâtre dans les villes noires d'Afrique du Sud*, traduction Catherine BELVAUDE, Paris, Karthala, Nairobi, CREDU, 1992, 468 p.

DEBARBIEUX Bernard, BART François, MORIN Serge & SALOMON Jean-Noël, « Les montagnes tropicales : identités, mutations, développement », *Revue de géographie alpine*, tome 90, n° 3, 2002, p. 114-115.

DELUMEAU Jean, *Naissance et affirmation de la Réforme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, 417 p.

ESPINOSA Laurence, « Anthropologie d'une rencontre – les Sotho dans les écrits des pionniers de la Société des Missions Évangéliques de Paris au XIXe siècle (1830-1880) », thèse de doctorat en ethnologie, Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2014, 375 p.

GARNIER Xavier, « Nguni wa Thiong'o et la décolonisation par la langue », Les actes du colloque en ligne du musée du quai Branly, Musée du quai Branly (département de la recherche et de l'enseignement), 2011, p. 37-72.

HARRIES Patrick, *Butterflies & barbarians: Swiss missionaries & systems of knowledge in South-East Africa*, Oxford, James Currey, Harare, Weaver Press, Johannesburg, Wits University Press, Athens, Ohio University Press, 2007, 286 p.

HERVIEU Sébastien, « Durement touché par El Niño, le Lesotho craint la famine », *Le Monde*, le 24 février 2016, http://www.lemonde.fr/planete/article/2016/02/24/en-afrique-australe-la-secheresse-verte-et-l-angoisse-de-la-faim_4870581_3244.html

INGOLD Tim, *Une brève histoire des lignes*, traduction Sophie RENAUT, Bruxelles, Zones sensibles, Le Kremlin-Bicêtre, Les Belles lettres (4ème éd.), 2013, 269 p.

KUNENE Daniel, *Heroic Poetry of the Basotho*, Oxford, Clarendon Press, 1971, 203 p.

KUNENE Daniel, *Thomas Mofolo and the Emergence of Written Sesotho Prose*, Johannesburg, Ravan Press, 1989, 251 p.

LÖWY Michaël & SAYRE Robert, *Esprits de feu, figures du romantisme anti-capitalistes*, Paris, Éditions du Sandre, 2010, 288 p.

MARECHERA Dambudzo, *House of Hunger*, London, Ibadan, Nairobi, Heinemann, 1978, 154 p.

MOFOLO Thomas, *Chaka : une épopée bantoue*, Paris, Gallimard, 1940, 271 p. (traduit du sesotho par Victor ELLENBERGER).

RECLUS Elysée, *Histoire d'une montagne*, Paris, Bibliothèque d'éducation et de récréation, J. Hetzel et Cie, 1875-1876, 152 p.

RICARD Alain, « Casalis, les Bassoutos, la poésie », *Cahiers d'ethnographie*, Bordeaux 1, 1995, p. 95-106.

RICARD Alain, « "Un ouvrage d'imagination absolument original..." Moeti oa bochabela de Thomas Mofolo : premier roman africain » dans RICARD Alain & VEIT-WILD Flora (éditeurs scientifiques), *Interfaces between the oral and the written*, Amsterdam, New-York, Rodopi, 2005, p. 87-97.

ZORM Jean-François, *Le grand siècle d'une mission protestante : la mission de Paris de 1822 à 1914*, Paris, Karthala Éditions, 2012, 791 p.

NOTES

1. E. Reclus, *Histoire d'une montagne*, p. 9.

2. T. Ingold, *Une brève histoire des lignes.*

3. L. Espinosa, « Anthropologie d'une rencontre – les Sotho dans les écrits des pionniers de la Société des Missions Évangéliques de Paris au XIXe siècle (1830-1880) ».

4. Entrée « Réseau », *Trésor de la Langue Française,* (en ligne).

5. J.&J. Comaroff, *Of revelation and revolution.*

6. La partie du Drakensberg au sein de laquelle est né le Lesotho.

7. Moshoeshoe 1er (1786-1870), chef de clan, maître du Basutoland, protectorat signé avec les Britanniques en 1843.

8. L. Espinosa, « Anthropologie d'une rencontre – les Sotho dans les écrits des pionniers de la Société des Missions Évangéliques de Paris au XIXe siècle (1830-1880) », p. 129-133. Les Hollandais, puis les Britanniques sont présents dans la région du Cap depuis la première moitié du XVIIe siècle pour les premiers et la fin du XVIIIe siècle pour les seconds.

9. L. Espinosa, « Anthropologie d'une rencontre – les Sotho dans les écrits des pionniers de la Société des Missions Évangéliques de Paris au XIXe siècle (1830-1880) », p. 25-28.

10. Thomas Arbousset, l'un des pionniers, est né à Pignan, dans l'Hérault, à l'orée des Cévennes. Sur le protestantisme : J. Delumeau, *Naissance et affirmation de la Réforme.*

11. L. Espinosa, « Anthropologie d'une rencontre – les Sotho dans les écrits des pionniers de la Société des Missions Évangéliques de Paris au XIXe siècle (1830-1880) », p. 14-16.

12. Les accords AGOA (*African Growth Opportunities Act*) prévoyaient que les confections exportées soient en tissus du pays exportateurs. Or, les Chinois avaient prévu d'écouler leur propre coton. Ils ont fermé les entreprises. (AGOA.info, https://agoa.info/profiles/lesotho.html.)

13. *JME* 1834, p. 14.

14. *La Libre Belgique*, 11 août 2016, http://www.lalibre.be/actu

15. B. Debarbieux, F. Bart, S. Morin et J.-N. Salomon, « Les montagnes tropicales » : *Identités, mutations, développement* ; P. Colombani, *Le Lesotho Highlands Water Project (LHWP) : une coopération réussie dans l'attente d'une politique régionale de l'eau.*

16. S. Hervieu, « Durement touché par El Nino, le Lesotho craint la famine », *Le Monde*, le 24 février 2016, http://www.lemonde.fr/planete/article/2016/02/24/en-afrique-australe-la-secheresse-verte-et-l-angoisse-de-la-faim_4870581_3244.html.

17. *Ibid.*

18. E. Reclus, *Histoire d'une montagne*, p. 10.

19. T. Ingold, *Une brève histoire des lignes,* p. 10.

20. B. Ankomah & K. Bazid, « Lesotho: Africa's Best Kept Secret », *New African,* mai 2003, https://www.questia.com/magazine/1G1-101527743/lesotho-africa-s-best-kept-secret-an-ic-special.

21. A. Ricard, « Casalis, les Bassoutos, la poésie ».

22. E. Casalis, *Mes souvenirs*, p. 51.

23. Je me réfère en particulier à : P. Bénichou, *Le temps des prophètes : doctrines de l'âge romantique* ; *Les mages romantiques. L'école du désenchantement* ; M. Löwy, R. Sayre, *Esprits de feu, figures du romantisme anticapitalistes.*

24. Lettre d'Eugène Casalis du 18 juillet 1842, dans L. Espinosa, « Anthropologie d'une rencontre – les Sotho dans les écrits des pionniers de la Société des Missions Évangéliques de Paris au XIXe siècle (1830-1880) », p. 181.

25. Lettre d'Eugène Casalis du 10 novembre 1847, *ibid.* p. 181.

26. Lettre d'Eugène Casalis du 8 janvier 1847, *ibid.* p. 181.

27. D. Ambrose, *The French and the kingdom of Lesotho: a bibliographical study*, p. 1.

28. T. Ingold, *Une brève histoire des lignes,* p. 8.

29. E. Casalis, *Études sur la langue sechuana.* Pour Alain Ricard, cet ouvrage est un précis linguistique mais aussi une ouverture sur une forme poétique de Bantu d'Afrique australe.

30. W.H.I. Bleek, *A comparative grammar of South African languages*.

31. A. Ricard, « Casalis, les Bassoutos, la poésie », p. 72.

32. Dans cette tâche, ils suivent les traces de Robert Moffat (1795-1883) de la mission de Londres, installé à Kuruman depuis 1817 parmi des peuples de langue tswana, qui a traduit la Bible entre 1830 et 1857. C'est la première version du livre saint dans une langue bantu d'Afrique australe.

33. *JME* 1848, p. 18, dans L. Espinosa, « Anthropologie d'une rencontre – les Sotho dans les écrits des pionniers de la Société des Missions Évangéliques de Paris au XIX^e^ siècle (1830-1880) », p. 229.

34. X. Garnier, « Ngugi wa Thiong'o et la décolonisation par la langue ».

35. Première station créée par les missionnaires de la SMEP où fut installée une imprimerie qui existe encore aujourd'hui.

36. A. Ricard, « "Un ouvrage d'imagination absolument original..." : *Moeti oa bochabela* de Thomas Mofolo : premier roman africain ».

37. T. Mofolo, *Chaka : une épopée bantoue.*

38. D. Kunene Daniel, *Heroic Poetry of the Basotho* ; Thomas Mofolo and the Emergence of Written Sesotho Prose.

39. D. Marechera, *House of Hunger.*

40. Letsie 1^er^ (1811-1891), règne de 1870 à 1891 sur le protectorat.

41. D. B. Coplan, *In township tonight ! : musique et théâtre dans les villes noires d'Afrique du Sud*, p. 32-33.

42. T. Ingold, *Une brève histoire des lignes,* p. 11.

43. P. Harries, *Butterflies & barbarians : Swiss missionaries & systems of knowledge in South-East Africa.*

44. J.&J. Comaroff, *Zombies et frontières à l'ère néolibérale. Le cas de l'Afrique du Sud post-apartheid.*

RÉSUMÉS

La montagne est une ligne brisée sur l'horizon ou une horizontalité. Quand Eugène Casalis est arrivé en 1833 chez les *Sotho*, dans le Drakensberg, en Afrique australe, il a reconnu un dessin familier. Cette empreinte paysagère a-t-elle suffi à créer une proximité, voire une solidarité entre les ainsi nommés « Cavaliers de la montagne », le religieux et ses coreligionnaires ? Sur ce sujet, les récits insérés dans les *Journaux des Missions Évangéliques* offrent des pistes en pointillé. Aujourd'hui le Lesotho s'épuise dans l'Afrique du Sud. Les derniers mineurs continuent sans doute de composer des *lifela*, héritages des *dithoko*, poèmes qu'Eugène Casalis fit connaître à ses

lecteurs européens. M'inspirant des travaux de l'anthropologue Tim Ingold, je tente de nouer la ligne des montagnes, en l'occurrence les Maloti et les Pyrénées, couchée sur l'horizon aux mots laissés par le missionnaire pour suggérer un récit.

AUTEUR

LAURENCE ESPINOSA

Docteure en anthropologie, chercheure associée laboratoire Territoires, Expressions, Mobilités (ITEM – EA 3002), Université de Pau et des Pays de l'Adour